

chemine en priant dans les champs, quand le printemps sourit et fait des promesses que l'automne ne tient pas toujours ! Touchante poésie du christianisme, Messieurs, que M. de Chateaubriand a si bien chantée !

Voulez-vous de l'histoire ? C'est l'Eglise qui, par ses moines, travailleurs infatigables, a défriché la France, je pourrais même dire l'Europe. Mais sans sortir de l'Orléanais, que de souvenirs monastiques se présentent à nous ! Regardez entre le Loiret et la Loire : ces campagnes, jadis marécages incultes et malsains, aujourd'hui plaines fertiles, vertes prairies, c'est à vos moines de Nîmes que vous les devez. Nîmes ! Fleury ! La Cour-Dieu ! Ferrières ! que de laborieuses conquêtes de la bêche et de la charrue sur l'inculte nature, rappellent ces noms florissants autrefois, aujourd'hui trop oubliés ! Mais, avant tout, c'est le christianisme qui a substitué peu à peu les pénibles travaux, protégés par un pouvoir juste et par une loi équitable aux violences, aux oppres-sions, qui paralySENT toute agriculture en Turquie, en Afrique, en Asie, sur les trois quarts de la terre seconde, mais inculte, saute d'une société régulière qui l'habite. C'est le christianisme qui peu à peu, comme par degrés, a habitué l'homme à respecter dans son semblable : la vie, plus de meurtre ; — puis la liberté, plus de servitude ; — puis le droit, plus d'usurpation ; — puis la pureté de mœurs, plus de vices ; — puis le ciel et l'éternité ! et qui fait ainsi monter notre espèce du roi de Dahomay, qui écorche ses semblables, à la sœur de charité qui panse leurs plaies : du Chinois qui expose ses enfants, à saint Vincent de Paul, qui recueille les enfants abandonnés ; du tas de huttes immondes des Indiens sans cesse menacés de la maladie et de la guerre, au groupe charmant du village français, propre, aisé, riant, où tous, pauvres qui deviendront riches, riches parisiens de la pauvreté, les uns qui acquièrent avec ardeur, les autres qui jouissent des biens acquis avec libéralité, tous s'aiment et s'entr'aident : idéal trop rare, hélas ! mais réel si l'Evangile était pratiqué !

S'il en est ainsi, ne demandez pas quels services un évêque peut rendre à l'agriculture. Vous semez du blé, je sème la paix et la vérité ; vous améliorez l'espèce humaine, je tâche d'améliorer l'espèce humaine. Vous élévez les agneaux, j'essaie d'élever les enfants : je tâche en tous de faire des hommes. Les familles riches m'amenent leurs fils ; je tâche de faire des riches qui aiment les champs, qui pensent à les habiter, qui comprennent leur temps, qui pratiquent leurs devoirs, et s'occupent un peu plus des brebis ou des moutons que des lièvres et des chevreuils. Les familles pauvres me confient leurs enfants ; mes frères et moi nous tâchons d'en faire des gens honnêtes, qui restent au village, en goûtent la simplicité, et sentent leur cœur ému au tintement de l'Angelus comme au battement du rappel. Oui, Messieurs, l'Eglise est aux âmes ce que le soleil est aux champs, ce soleil dont parlait si bien naguère un poète digne de ce nom (*) :

C'était notre soleil, dans les travaux obscurs,
Qui nous ont gardés siers en nous conservant purs.

Oui, Messieurs, comme le soleil fait épanouir les fleurs et mûrir les fruits, ainsi la religion, par sa douce et mystérieuse influence, fait germer dans les âmes les plus précieuses moissons, toutes ces vertus qui, en même temps qu'elles fructifient pour la terre, fructifient

aussi pour le ciel. C'est pour cela qu'elle place, non pas seulement dans les villes opulentes, mais dans chaque village, un clocher, un presbytère, et dans ce presbytère, un agriculteur, l'agriculteur des âmes, celui qui est si bien nommé l'homme de Dieu, et qui est en même temps l'homme du peuple, parce que sa tâche, en ce monde, est de faire lever dans les âmes, même les plus humbles, les moissons de l'éternité.

Et qui n'a remarqué, Messieurs, que le Sauveur tire sans cesse ses enseignements, ses images, ses paraboles, des choses de la campagne et des travaux même de l'agriculture ? Il se compare lui-même à la vigne, et nous aux branches. Il n'est pas seulement le semeur céleste, il est la tige, il est la sève seconde : les apôtres de l'Evangile sont les ouvriers de la vigne du Seigneur : l'Eglise, c'est un grain de sénévé qui croît et devient un grand arbre : la tâche échue à chacun dans la vie, c'est une journée de travailleur ; la récompense après la vie, c'est le salaire après le travail du jour : ce monde où les méchants sont mêlés aux bons, c'est un champ où l'ivraie croît avec le bon grain ; le juge suprême qui fait l'éternelle séparation, c'est le laboureur qui vanne son blé dans son aire, recueille le froment dans ses greniers, et jette la paille au feu. L'homme inutile dans la vie, c'est le figuier stérile ; il est maudit. "Je vous ai posés, nous dit le Sauveur, pour que vous alliez et que vous portiez des fruits." Comme c'est l'usage de l'homme des champs, il emprunte des pronostics aux vents, au soleil, et lit dans le ciel les signes du temps ; il demande aux oiseaux, aux lis des campagnes de nous parler de la Providence ; il nomme, comme image des vertus et des vices, les boucs et les brebis, les loups et les renards, les serpents et les colombes ; il parle de la métairie et du fermage, des bonnes et mauvaises terres, des bons et mauvais serviteurs, de l'économie infidèle. Il n'est pas jusqu'à la basse-cour des demeures rustiques et à ses plus humbles habitants qui ne lui fournissent d'aimables symboles. "Comme la poule, dit-il, rassemble ses petits sous ses ailes, combien de fois n'ai-je pas voulu vous ramener près de moi, et vous ne l'avez pas voulu !"

Mais non-seulement l'esprit du Sauveur était sans cesse incliné vers la vie champêtre : lui-même à Nazareth avait travaillé pour les champs ; et le docte Bossuet nous apprend que dans les premiers temps de l'Eglise, les chrétiens se souvenaient encore des charrues que le Sauveur avait faites.

Anssi, Messieurs, comme le Dieu de l'Evangile est bien le Dieu de l'homme des campagnes, et la religion son amie, son guide et son soutien ! C'est elle qui lui explique l'origine et la loi du travail, qui l'adoucit en le réglant, par le repos trop méconnu du septième jour : loi prévoyante et compatissante, qui atteste à la fois la sagesse et la bonté du Créateur, et que réclament également les forces débiles du travailleur et les besoins de son âme immortelle. La religion lui enseigne la prière, et avec la prière, l'espérance : elle a des consolations pour toutes ses peines, et pour les rudes travaux de sa vie de meilleures récompenses encore que les plus riches moissons de la terre. C'est elle qui relève vers le ciel son front courbé sur la glèbe, et qui entr'ouvre devant lui un horizon plus beau encore que celui où disparaît à ses regards dans les rayons du soir le soleil couchant.

Ah ! Messieurs, qu'on fait de mal à l'homme des champs lorsqu'on chasse de son cœur les consolants

(*) M. Victor de Laprade, de l'Académie françoise.